

DE L'ARCHITECTURE, DU VÊTEMENT, DE LA MODE

Faut-il parler de décadence ?

Certains historiens font partir la décadence française du XVI^e siècle, sous prétexte que rien de vraiment beau n'a été construit depuis cette époque. D'autres, de mai 1939 parce qu'une écrasante majorité de citoyens, promis à l'écrasement, ne tenaient pas à se battre. Quelques puristes se contentent de souligner qu'au pays du beau langage, en 1985, on finissait par remarquer un homme qui parlait correctement.

Mais peut-on déterminer avec exactitude les points d'apogée ou de décadence d'une société? A-t-on jamais entendu un Romain s'écrier: «Je suis à l'apogée de l'Empire!» ... ou l'un de ses descendants déplorer: «Nous sommes tombés en décadence depuis la semaine dernière!»

On pourrait assurer de la même façon qu'il n'y a jamais eu un seul soldat, un seul capitaine, pour déclarer entre 1337 et 1453: «Je fais la guerre de Cent Ans!»

Ce sont les historiens qui, après coup, additionnent, font un paquet des batailles, des sièges, des traités, et l'enrubannent d'un terme, ou d'un chiffre, propre à frapper les imaginations.

Revenons à l'une des premières plaintes citées plus haut et parlons architecture. On ne peut pas dire que Beaubourg – quelle que soit l'opinion que l'on ait de sa colossale tuyauterie – ait beaucoup ajouté à la grace de Paris.

Mais il faut, pour être juste, rappeler que, depuis cent ans, la capitale avait essuyé les pires affronts que des architectes lui eussent jamais infligés. Entre 1871 et 1925, on avait atteint des sommets dans la laideur. Les Français de 1985 n'avaient, en somme, reçu de leurs prédécesseurs que des leçons à ne pas suivre, et l'héritage le plus indigeste qui se pût tolérer.

D'abord une multitude d'immeubles prétentieux, coiffés de dômes, de globes, de pyramides, parsemés d'œils-de-bœuf (élégante garniture de minables chambres de bonnes sans eau courante) et dont les facades tarabiscotées s'agrémentaient de cariatides, d'arabesques, de mosaïques. Délire végétal, parfois animal, effarant mélange où la brique le disputait à la pierre, la faïence à la céramique, le fer à la fonte, la lyre au trèfle, le sphynx aux lions. Et pourtant, un jour était arrivé, un jour de gloire, celui de l'inauguration, où la foule des amis, groupés autour de l'architecte, lui avaient dit de cette monstruosité : « Ah! Maître, vous avez fait un chef-d'œuvre! »

Il y avait aussi tous les saints aux noms desquels on avait élevé de géantes basiliques – Saint-Augustin, Sainte-Clotilde (sans oublier la Sainte-Geneviève flanquée de biais sur le pont de la Tournelle) – erreurs de pierre, incroyables pâtisseries dont la plus éclatante – le Sacré-Coeur – surplombait Paris de sa masse globuleuse.

La banlieue et la campagne n'avaient pas été mieux loties avec une floraison, encore visible, de pavillons de pierre meulière aux murs hérissés de tessons de bouteille.

Tous les records étaient battus cependant par les monuments aux morts de la guerre de 14-18, éternisant dans l'horreur les poilus tombés au champ d'honneur. Leurs maréchaux, leurs généraux, n'étaient guère mieux traités, à cheval ou à pied. La statue équestre du maréchal Leclerc aux abords de l'autoroute du Sud, celle de Fayolle aux Invalides, en attestent.

Il était donc difficile de faire plus mal. Et il est honnête de dire que, par la suite, on fit mieux. Même si le sculpteur chargé d'immortaliser Pompidou lui avait fait un pantalon géant qui semblait droit sorti d'un magasin spécialiste en Hommes Forts; même si les timbres-poste courants étaient les plus laids du monde, moins beaux en tout cas que ceux de n'importe quel pays sous-développé; même si le bleu lessive de

l'uniforme des contractuelles méritait contravention; même si l'on avait enlaidi, par des tours incongrues et de faux gratte-ciel, les plus belles perspectives du monde, de nouvelles lignes étaient nées, audacieuses, aérodynamiques – celles de la Caravelle ou du Concorde comme des autoroutes. Et il faut reconnaître que le nouveau Trocadéro était infiniment plus plaisant à la vue que son sinistre prédécesseur mauresque avec ses tours rectangulaires de briques rouges et son mur pignon.

*

Mais, là aussi, le paradoxe régnait en maître.

A l'instant même où les Français innovaient et trouvaient la pureté des lignes dans les avions à réaction ou les bolides de Formule I, ils étaient pris de vertige rétrospectif pour le galimatias des bouches de métro 1900, faisaient monter les enchères, pour un vase-tulipe de Gallé, à des prix astronomiques et se reprenaient de passion pour la botanique du style 1900.

On ne parlera des Halles que pour mémoire – ou trou de mémoire – car il en était des Halles comme de la liberté disparue: on les chérissait lorsqu'elles n'étaient plus là.

On organisait des promenades-pèlerinages sur leur emplacement, à moins que des guides-conférenciers, tels des mentors sur l'Acropole, ne menassent leur troupe au buffet art-déco de la gare de Lyon, puis à la gare Saint-Lazare en évoquant le lancement de la passerelle «révolutionnaire» qui la reliait à l'Hôtel Terminus.

Loin des gens fortunés qui soupaient en smokings et robes longues dans l'Orient-Express ressuscité, les pèlerins-piétons écoutaient leur pilote célébrer les escaliers à rambarde de Guimard, ses marquises, ses allégories. On évoquait «l'unité stylistique» de Formigé, ou son rationalisme romantique et l'on allait jusqu'à trouver une «rigueur structurelle» voire «ponctuelle» dans un délire de fer, alors que ni Guimard, ni Formigé n'avaient de leur vie, prononcé les termes de rigueur, de ponctuel ou de structures.

*

Il est difficile de dire quelle était la mode de cette fin de siècle, car il n'y en avait pas – ou il y en avait mille.

Les grands constructeurs avaient beau annoncer, en décembre, qu'au printemps la femme serait plus fluide, que ses épaules seraient moins larges, sa taille plus basse, son cou plus haut, et que l'on verrait de nouveau ses genoux, ces indications étaient précieusement recueillies par les acheteuses de Sydney ou de New York; mais si certains disaient encore que «le monde entier nous enviait notre mode» c'était le monde entier, sauf la France, tant les Françaises paraissaient peu soucieuses – sauf une minorité «privéligiée» – de suivre les canons de la haute couture.

A considérer l'aspect carnavalesque de la rue, on était plutôt en droit de se demander s'il y avait une mode, et si quelqu'un la suivait: ici une femme en minijupe, là une autre dont la cape balayait le trottoir; une troisième, en collant de cuir fauve, marchait de concert avec une amie dont les bottes d'égoutier serraient des jeans blancs. Décolletés audacieux ou cols officiers, pulls ou blouses tyroliennes, burnous ou casquettes – il y en avait pour tous les goûts.

C'était plutôt une anti-mode, une façon de réagir contre des usages surannés : jeans effrangés contre tailleur strict; polo contre cravate, car, chez les hommes, le polo, la chemise ouverte, le col roulé, étaient devenus la règle, surtout chez les «intellectuels». A tel point qu'arrivant un soir sur un plateau de télévision en complet veston et cravate rayée, un auteur dramatique s'excusa auprès des cinq confrères (en chemise de cow-boy ou blouson de bougnat): «Pardonnez-moi, je n'ai pas eu le temps de me changer!»

On finissait par remarquer autant un homme bien habillé que quelqu'un parlant sans faute de syntaxe. Quant aux chapeaux, il n'y en avait plus. Accessoire devenu tout à fait superflu puisque l'on avait réussi à créer le chapeau invisible: alors que le monde allait nu-tête, la presse écrite ou télévisée ne cessait de tirer des «coups de chapeau» à des auteurs d'exploits politiques ou sportifs.

A la vérité – toujours paradoxale – les seuls hommes à être vêtus correctement étaient les maîtres d'hôtel, les garçons, les réceptionnistes d'hôtels, ou les chasseurs de palace, qui ouvraient respectueusement la portière d'une Rolls à un jeune homme chevelu en blue-jeans effilochés.

*

Le débraillé n'était pas moindre dans une salle de théâtre, un soir de générale. S'y mêlaient tignasses et permanentes, chandails et cols empesés, visons et trench-coats, baskets et souliers vernis. Un ringard en complet bleu sombre avait pour voisin un punk à aigrette rousse avec une tétine dans la bouche. À côté d'une dame en spencer de velours noir, accompagnée de son mari en veston foncé, s'asseyait un homme qui, ayant sans doute trop chaud, était son chandail pour ne garder que sa chemise. Une forte odeur d'aisselles contrariait un parfum de Chanel.

Comme la dame avait appris le jour même par une statistique de l' I.N.S.E.E.¹ que les Français n'utilisaient qu'une brosse à dents pour trois, que 36% d'entre eux ne se lavaient quotidiennement que le visage, qu'en moyenne ils n'achetaient que deux savonnettes et quart par an, et que 32 % se couchaient sans se laver ni les mains, ni les dents, elle en était d'autant plus impressionnée, voir imprégnée. Il est vrai que, sans parler des effluves de son transpirant voisin, elle recevait sur ses genoux la chevelure sans cesse secouée d'une femme qui lui cachait une moitié de la scène.

*

Cette impression allait se confirmer à la lecture d'une enquête entreprise aussitôt après la publication des chiffres de l' I.N.S.E.E.² Un médecin déclarait: *«Certains parents voudraient que leurs enfants se douchent à l'école. Ce que je vois est ahurissant. Les filles sont peut-être encore plus sales que les garçons. Elles ont les lobes infectés par les pinces de leurs boucles d'oreilles, des sous-vêtements crasseux... On avait demandé aux médecins de ne plus porter de blouses blanches, par mesure "psychologique". Nous les remettons d'autorité par mesure d'hygiène. Après mes visites, j'ai l'impression que mes vêtements sont imprégnés par l'odeur et la crasse.»*

De son côté, la vendeuse d'un magasin de vêtements de luxe du XVI^e arrondissement racontait: *«J'hésite quelquefois à laisser essayer des robes ou des pulls lorsque je vois les sous-vêtements des clientes.»* Et, à Serre-Chevalier, élégante station de sports d'hiver, une femme de ménage confessait que, *«dans certains studios en location, elle mettait des gants pour changer les couvertures après le départ des clients»*.

Même si le nombre des W.-C. intérieurs était passé de 27% à 80% en trente ans, et celui des salles de bains de 10 % à 77 %, les règles de l'hygiène la plus élémentaire n'en restaient pas moins négligées: dans les boulangeries, les vendeuses, ayant palpé la monnaie, prenaient le pain sans l'avoir enveloppé; la plupart des lycéens conservaient en classe les vêtements qu'il avaient portés en cours de culture physique (il n'y avait généralement ni vestiaires, ni douche); dans les hôpitaux, les infirmières, jugeant toute coiffe «disciplinaire», laissaient tomber leurs cheveux sur des blouses plus grises que blanches; et peu de médecins jugeaient utile de se laver les mains avant d'examiner un malade.

Daninos "La France de tout ses états", p. 127-137

1. Données sociales, mars 1984,

2. Enquête de Jacques Lesinge, Le Figaro, 6 mars 1984.